

Accoucher d'un coeur par césarienne

Ralph Elawani

Number 313, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83404ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elawani, R. (2016). Review of [Accoucher d'un coeur par césarienne]. *Liberté*, (313), 67–67.

Accoucher d'un cœur par césarienne

Patrice Desbiens confirme les bienfaits de la monogamie stylistique avec sa *Vallée des cicatrices*.

RALPH ELAWANI

EN 1986, Brigitte Haentjens écrivait déjà au sujet de Patrice Desbiens, dans la revue *Liaison* : « Son ironie protège du désespoir. » Trois décennies et près de vingt recueils plus tard, un constat s'impose : la manière dont les critiques font l'éloge du poète perpétuellement associé à Sudbury – qu'il n'habite plus depuis un quart de siècle – a peu changé, un brin à l'image de sa poésie. À ce titre, on se référera au commentaire du principal intéressé, adressé plus tôt cette année à Dominic Tardif du *Devoir* : « On dirait, des fois, que vous êtes tous allés à la même école, les journalistes. » Sixième recueil de l'auteur chez l'Oie de Cravan, *Vallée des cicatrices* nous donne l'occasion, encore une fois, de constater comment le caractère sordide du quotidien se mire dans l'écriture dépoitraillée de Desbiens.

Le précédent recueil de Patrice Desbiens, *Les abats du jour*, se terminait sur un poème intitulé « Demande de bourse » : « Cher conseil des arts / trop vieux pour vendre / mon corps / ou vivre dehors // envoyez pizza / toute garnie / et // \$\$\$ [...] merci ». Est-ce une pure coïncidence que les deux premiers vers qui déblayent le chemin pour les trente-quatre poèmes de *Vallée des cicatrices* soient : « encore une fois / perdu dans le poème » ?

Au fil des publications, bien que certains recueils, comme *Les abats du jour*, se révèlent difficilement égalables, une impression perdure : Desbiens semble travailler plus

à ses « œuvres complètes » qu'à une suite de briquettes inconséquentes. On retrouve donc dans ce recueil l'aisance et le mépris du détour mis au service d'un pessimisme ludique qui caractérise l'auteur. Une poésie souvent sous forme de microfictions qui rapproche Desbiens du cinéma d'exploration

de « l'épaisseur humaine » de Robert Morin.

PATRICE DESBIENS
Vallée des cicatrices
L'Oie de Cravan, 2015, 64 p.

Dans *Vallée des cicatrices*, recueil finaliste au Prix des libraires 2016, Desbiens décrit, comme il le fait depuis ses débuts, un rapport amplifié au monde de tous les jours. En effet, toujours cette certitude que le poète a parfaitement compris l'infiniment compliqué et arrive à l'expliquer en des termes si élémentaires que l'on finit par douter de la pertinence

d'alambiquer des vers. Toute cette soi-disant facilité, jusqu'à ce qu'un mot décoché ou un poème en interpellant un autre (par exemple, « stephen king blues » et « stephen harper blues ») viennent secouer la torpeur induite par des scènes si habilement déshabillées de leurs appareils qu'il se produit un choc inévitable chez le lecteur.

On perçoit une résonance certaine entre les vers de poèmes comme « Bandé dans la bibliothèque », publié dans *L'espace qui reste* en 1979 : « dans les toilettes / le petit robert / se secoue la graine et / se sourit dans le miroir » et ceux du présent recueil, comme « intérieur de jour » : « au-dessus des condos / pas finis, mais habités / des cumulonimbus / surexcités /

frottent leurs culs / aux toits sales ». Idem pour les figures de Jack Kerouac et d'Alain Grandbois – ce dernier également présent dans *Un pépin de pomme sur un poêle à bois* –, qui une fois de plus se voient convoquées au moment où l'on s'y attend le moins. Ainsi, dans « le poète de st-marc-des-carrières », on s'étonne de lire cette description de Grandbois : « c'est qui ? demande / le poète / de st-marc-des-carrières // juste un autre poète / je réponds // comme toi ».

Desbiens incarne le défaut de ses qualités : être de ces écrivains – un peu comme Charles Bukowski, John Fante et autres compagnons de la grappe – dont les inspirations, le champ sémantique et les observations donnent à penser qu'il ne suffit que de coucher et de cuites pour écrire ; une logique molle, mais qui permet, certes, de pimenter la vie académique, un peu à l'image du poète-professeur de cégep Stéphane-Albert Boulais dans *La bête lumineuse*, de Pierre Perrault (« les gars, vous êtes tous des poètes »). Mais à l'instar de Fante (et d'« Hank », dans ses

« au-dessus des condos pas finis, mais habités des cumulonimbus surexcités frottent leurs culs aux toits sales »

meilleurs moments), le génie inimitable de Desbiens réside dans la création d'une poésie d'une extrême économie, porteuse d'assez d'altérité pour permettre au lecteur de vivre dans l'exil de l'autre.

En 1987, le groupe américain Big Black faisait paraître un EP intitulé *Headache*, lequel était orné d'un autocollant portant la mention « Warning! Not as good as Atomizer [leur précédent album], so don't get your hopes up, cheese. » À l'image de la troupe de Steve Albini, l'Oie de Cravan aurait très bien pu affubler *Vallée des cicatrices* d'une mention « Attention, pas aussi bon que *Les abats du jour*, mais presque. » Il n'en demeure pas moins certain qu'au même titre que *Headache*, ce dernier recueil n'aura aucun mal à imposer son incontestable pertinence au sein du catalogue de l'auteur. Pour paraphraser Michel Beaulieu, on pourrait répliquer au poète soi-disant « perdu dans le poème » : « Je tourne en rond, mais c'est autour [d'une grande œuvre]. » **L**

